

Œdipe, après.

Colette SOLER

Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien

J'ai déjà beaucoup parlé sur cette question, je ne vais réévoquer que quelques points, et m'arrêter plutôt à des questions qui ne sont pas complètement élucidées pour moi.

La question posée, que reste-t-il de l'œdipe, m'en a suggéré une autre : « Où ça ? », puisqu'un reste a un place.

Actuellement, l'Œdipe, je ne parle pas même de son reste, mais de son historiette, loge dans le discours dominant, le discours court-courant, sous la forme de ce que je peux appeler l'idéologie œdipienne. Lacan n'a eu de cesse de la dénoncer, mais en vain je crois. Un siècle de psychanalyse aura eu pour effet de diffuser une idée familialiste de l'inconscient, du moins pour ce qui en reste dans le discours. Elle sévit partout, spécialement dans les institutions pour enfants, la famille étant en outre pensée à partir du modèle du père idéal.

A question : qu'en reste-t-il dans le discours analytique ?

D'abord comment a-t-il logé dans la pratique analytique pré-lacanienne qui d'ailleurs continue dans toute une partie du monde analytique, peut-être même lacanien.

L'œdipe fournit une pré-interprétation standard du désir, du désir que l'on prétend déchiffrer dans les identifications imaginaires aux figures parentales. Ce qui place aux antipodes du souci de la particularité de chaque cas. A ces identifications on demande si elles permettent à l'analysant de faire l'homme d'un côté ou de faire la femme de l'autre, puisque c'est bien de ça qu'il s'agit et on y ajoute bien sûr un faire le père ou faire la mère. Je le formule ainsi en raccourci, pour mettre en relief la face de conformisme qu'il y a dans cet usage.

Les protestations n'ont pas manqué, et en un sens justifiées. Venues de l'extérieur, c'est le féminisme, venu du dedans ce fut L'anti-Œdipe, qui avait au moins saisi que les désirs particuliers sont trop vagabonds pour se laisse pas arraisonner dans l'historiole œdipienne, surtout quand le discours du maître décline. Maintenant, c'est encore autre chose, c'est l'objection cognitivo-comportementaliste à la psychanalyse dans son entier. Elle est surdéterminée, les effets de la science n'y sont pas pour rien, mais il est difficile de penser que les psychanalystes n'en sont pas en partie responsables.

Repartons de Freud lu par Lacan. A quoi répondait son mythe d'Œdipe, auquel il faut ajouter celui de *Totem et Tabou* d'ailleurs ? Il cherchait à rendre compte de ce qu'il rencontrait comme la loi du désir, l'expression est de Lacan, avec ce qu'elle implique de castration. Ce sont des mythes. On peut prendre l'expression au sens fort ou faible. Au sens faible : ça n'existe pas. Ce serait un peu court. Au sens fort ça dit que c'est une forgerie de la pensée, une fiction, un récit qui donne forme à un réel informulable.

Les mythes freudiens relèvent selon le Lacan des années 70, du roman familial de Freud i.e il le précise, non pas de sa psycho-biographie mais de sa névrose, obsessionnelle. La tentative de Lacan a été d'un bout à l'autre de se passer du mythe et d'essayer un autre accès que mythique.

Vu d'aujourd'hui, sa trajectoire me paraît très lisible. Partant de ceci que la petite historiole de l'Œdipe se sustente d'un discours, que ce soit celui de la tragédie grecque ou celui de Freud, il a cherché quel était l'élément du discours susceptible

de suppléer à l'historiole.

Premier temps, logique, il cherche du côté de la structure de langage, avec la métaphore dite paternelle qui conçoit le Père comme un signifiant. On aurait pu dès ce moment-là s'arrêter à ceci qu'il ne dit pas tant le Signifiant du Père que le Nom du père.

Il récuse ensuite cette métaphore, qu'il dit insuffisante, et identifie la fonction Père à un dire. C'est explicite dans « L'étourdit », mais ça affleure déjà à la fin de *L'angoisse*. Le dire est un tout autre élément du discours que le signifiant. Le signifiant, c'est un élément qui est dans l'Autre, mais, justement, l'Autre n'existe pas, ce n'est qu'un lieu. Pour que le signifiant y soit ou non dans l'Autre, il faut quelque chose de plus, justement ce que Lacan en vient à désigner comme un dire, et il ajoutera, pas n'importe lequel, un dire qui nomme.

Le dire n'est pas une fonction signifiante, mais une fonction d'existence, à laquelle d'ailleurs la fonction signifiante est appendue. Le qu'on dise ou pas, n'est ni vrai ni faux, il est ou pas, fonctionne en tout ou rien, à la merci des présences qui le portent, alors que le signifiant s'accommode de l'absence. Lacan l'avait noté, pas besoin d'un père pour que le signifiant y soit. Avec le dire, on entre dans le registre de la contingence.

Cette distinction du dire et du signifiant est latente dans beaucoup de remarques de Lacan. J'en rappelle quelques-unes pour bien en saisir la portée.

La première fois qu'il a parlé de l'existence, c'est dans les « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache, à la fin, à propos du surmoi. Il a parlé de l'I(A), du sujet, du ça, c'est à dire des composants de la structure psychique, mais pour le surmoi, il dit : on ne peut en parler que « du point de vue de l'existence¹ ». p. 683. C'est dire qu'il ne relève pas du langage seulement, mais de la parole émise.

Plus tard, en 1975, il pose une question à l'interprétation : est-ce que ce sont les signifiants qu'elle porte où leur émission, c'est à dire le dire, qui opère ?

Quelles sont les conséquences de ce passage du signifiant au dire ? Il engage le statut même du traitement de la psychose. Si le père n'est qu'un Sa, son absence est irréversible, et au mieux on peut tabler sur des stabilisations, par des bouchons. Lesquels ? Il n'y en a pas trente six : le bouchon d'un Sa maître (Sa M). La preuve par le succès des organisations collectives sur les psychoses paranoïaques. Mais aussi, 2^e cas de figure, le bouchon par la fixation, fixation avec un x, d'une jouissance symptôme de, ce type de symptôme que Lacan situe entre R et S, et que j'ai qualifié d'autiste. C'est ainsi qu'aujourd'hui on s'interroge sur les stabilisations des psychoses par les perversions, i.e de la jouissance spécifiée bouchant la forclusion. Sa M ou fixation, ça ne change pas la structure, ça la raccommode.

Si la fonction père est fonction de dire, alors elle peut-être suppléée, et une vraie suppléance n'est pas une stabilisation, elle change la structure. La preuve par Joyce, que dès 67 Lacan épinglait du nom de dialogue, soit un savant mélange de la fonction père, je pourrais dire avec les termes plus tardifs, savant du dire, dieure. Joyce a suppléé par son dire propre, ce pourquoi j'ai dit qu'il a réussi à se passer du Père, en s'en servant.

Donc une question : un dire est porté par une présence, je n'ai pas trouvé d'autre mot. Lacan parlait à un moment des « êtres dont se fait la lettre », il faudrait parler des êtres qui portent l'ex-sistence d'un dire.

Mais il y a dire et dire ? Le « qu'on dise » ex-siste au champ du Sa, dès qu'il y a

¹ Lacan Jacques, *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 683

parole. Mais il y a plusieurs types de dire. Dans l'analyse, Lacan en distingue deux, le dire analysant de la D., et le dire apophantique de l'interprétation, qui ni ne demande ni ne désire, qui donc ne dit rien mais qui révèle.

Celui du père est encore un autre. J'ai commencé à me poser la question de sa spécificité. Celle-ci est affirmée par Lacan, quand il fait de la fonction père une fonction constituante avec la métaphore, puis une fonction d'exception avec le dire. Qu'en est-il avec le père du nom ?

Que dieu le père nomme ça ne fait pas un problème, mais la question se complique, quand Lacan ajoute qu'une nomination ça fait Nom du Père. Une nomination, sous-entendu quelle qu'elle soit, et par exemple que I S R, ce sont des Noms du Père. Il semble postuler que, donner un nom, ça fait aussitôt N du P sans doute parce que le dire qui nomme I, S, R, dit Lacan, fait exister. Mais là, question : quand c'est un père qui prend soin paternel de la nomination de sa descendance, est-ce identique ? Peut-être est-ce une fausse question qui relève d'une mienne incompréhension, mais pour l'instant je me la pose.

Comment cela se manifeste-t-il dans la clinique, cette fonction d'un père qui nomme ?

Voyons par comparaison, si on prend l'exemple de Joyce nommé « Joyce, le symptôme » par Lacan. Ce nom n'est pas un désignateur rigide à la Krypke. Il noue un patronyme et un attribut, attribut qui stigmatise, comme le fait une injure, l'unicité de son être. Ce que l'on peut bien appeler, même, son être de jouissance. On voit que la nomination fonctionne comme un *tu es*. Tu es, non pas un symptôme, mais *le* symptôme. Seulement, c'est une renomination, puisque Joyce avait déjà réussi à se faire son nom, l'artiste. La renomination de Lacan a pour effet de nouer le nom de Joyce au monde et à la théorie analytique, au-delà du monde universitaire, mais pour Joyce, ça ne change rien.

Quand c'est un père qui nomme, sa nomination fonctionne aussi comme un *tu es* : tu es ma fille, tu es mon fils. Evidemment, ça ne s'énonce pas, ce dire. C'est comme pour tous les dire, ça s'induit de tous les dits et non-dits. Seulement, cette nomination ne nomme pas l'être, elle ne vous attribue rien. Je dirai plutôt qu'elle assume l'existence. Lacan l'a noté dans le texte que je citais, je crois, le jugement d'attribution précède le jugement d'existence, c'est particulièrement visible pour l'enfant à naître. Cette nomination d'un père, tu es mon fils, ma fille, éclipe tous les jugements d'attribution, vous adopte dans le désir qui a présidé à votre venue au monde, répond donc au « pourquoi être né ». Elle vous inscrit en outre dans le lien de couple qui vous a donné naissance, que ce couple perdure ou non. Et de ce fait, ce dire-père vous arrache au couple primitif mère et rejeton, en nouant les deux couples.

Alors, dans la clinique avec les enfants notamment, au lieu de se demander si la mère aime le père, lui donne sa place, si lui-même est assez là, et même au petit déjeuner comme disait Winnicott, et s'il est assez homme et s'il fait assez autorité, etc.— vous reconnaissez, je pense, le discours des institutions — il vaudrait mieux se demander s'il a été nommé, ce qui peut faire fonction de nom pour le sujet dont vous vous occupez.

Là j'ajoute qu'on ne peut pas être nommé malgré soi. C'est la différence avec l'injure, pas plus qu'on ne peut s'auto nommer. La nomination prend place dans un lien social, fait lien, et inclut l'acceptation. Lacan note d'ailleurs que Joyce aurait accepté. Je n'en suis pas sûre.

Si non, y a-t-il un dire qui supplée, un par exemple qui le fasse fils ou fille adoptive ? Dès lors que le dire existentiel est contingent, la question devient : si vous

n'êtes adopté par un dire-père, ou si l'enfant que vous recevez n'a pas été adopté par un dire-père, y a-t-il eu un autre dire d'adoption, par rencontre ? La disjonction d'avec la reproduction doit être là accentuée, et aussi d'avec le sexe, il faut prendre la mesure de cette disjonction d'avec la famille hétéro et monogamique traditionnelle, au lieu de déplorer sa disparition.

Là une autre grande question : est-ce que la mère, la génitrice, ne pourrait pas suppléer au dire du père, porter elle-même un dire séparateur ? La question a été posée, elle est très délicate.

Je crois que la réponse de Lacan serait : non. Le dire de la mère fait commandement, injonction, comme le social qui aujourd'hui a acquis un pouvoir de nomination, dit-il. C'est dire qu'il a acquis la capacité de vous dire, non pas pourquoi tu es né, mais tu seras ceci ou cela, il vous « nomme à », i.e. vous destine à. Effet psychotisant, disait Lacan. En effet, il vous piège dans un choix binaire : accepter ou refuser. Pourquoi cet effet psychotisant ? Je crois que ce n'est pas parce que c'est le dire de la mère, ou du social, mais parce que, dès qu'il n'y a qu'un seul dire, il devient injonctif et le jugement d'attribution tient le haut du pavé. Le dire-père se définit de surdéterminer un autre dire, c'est pourquoi il peut ne rien commander, vous relever des jugements d'attribution. L'histoire du fils prodigue pourrait être relue à cette lumière. Je conclus : vous relevant des jugements d'attribution, il vous adopte, quoi que vous soyez. En ce sens, on conçoit qu'il participe toujours de l'amour, comme le dit Lacan. Je ne suis pas allée plus loin pour aujourd'hui.

Louvain-la Neuve, 26 septembre 2009